Venceremos, Pinocho y las empañadas...

Fanny Jedlicki

▶ **To cite this version:**

Fanny Jedlicki. Venceremos, Pinocho y las empañadas.... Hommes & migrations, 2014, 1305, pp.33-39. 10.4000/hommesmigrations.2713 . hal-02434064

HAL Id: hal-02434064

https://univ-rennes2.hal.science/hal-02434064

Submitted on 9 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Hommes & migrations
Revue française de référence sur les dynamiques migratoires

1305 | 2014
L'exil chilien en France

Venceremos, Pinocho y las empañadas…

Grandir en exil à l'ombre du retour

Fanny Jedlicki

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/hommesmigrations/2713
DOI : 10.4000/hommesmigrations.2713
ISSN : 2262-3353

Éditeur
Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée
Date de publication : 1 janvier 2014
Pagination : 33-39
ISBN : 978-2919-040261
ISSN : 1142-852X

Référence électronique
Fanny Jedlicki, « Venceremos, Pinocho y las empañadas… », *Hommes & migrations* [En ligne], 1305 | 2014, mis en ligne le 01 janvier 2017, consulté le 19 avril 2019. URL : http://journals.openedition.org/hommesmigrations/2713 ; DOI : 10.4000/hommesmigrations.2713

Tous droits réservés

VENCEREMOS, PINOCHO Y LAS EMPANADAS…

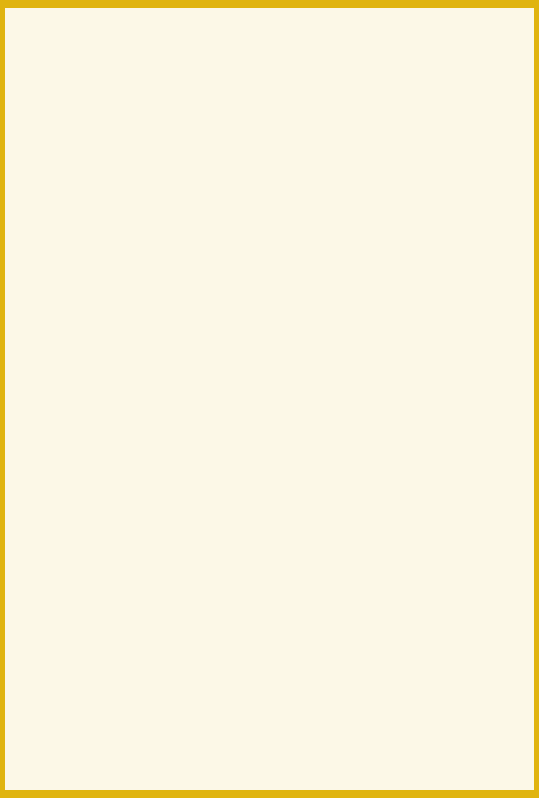
GRANDIR EN EXIL À L'OMBRE DU RETOUR

par FANNY JEDLICKI, *enseignante-chercheure en sociologie, université du Havre (UMR IDEES).*

L'héritage de l'exil chez les descendants d'exilés politiques chiliens est complexe. L'histoire parentale transmise, le surnom donné au dictateur Pinochet, une chanson de résistance ou un plat traditionnel constituent autant d'éléments forts de la mémoire de l'exil. Le retour au pays perdu s'avère pourtant problématique. La mémoire familiale perd progressivement son rôle central dans les trajectoires des nouvelles générations.

Quarante années après le renversement du gouvernement d'Unité populaire (UP) par les forces militaires alliées aux conservateurs et aux néolibéraux, cet article s'intéressera à des traces bien particulières de l'événement. Il s'agit des effets durables provoqués dans les familles par la violence politique extrême, dans laquelle est inclus l'exil politique. Les enfants de réfugiés chiliens sont en effet les héritiers d'une "mémoire d'exil" qui influence très fortement leur construction[1]. Autrement dit, les expériences politiques et migratoires, traumatisantes dans un contexte de violence extrême, vécues par les parents et partagées par leurs enfants, marquent durablement et profondément jusqu'à au moins deux générations[2]. Il convient de relever le caractère étroitement imbriqué de cet héritage surdéterminant : chez les enfants d'exilés chiliens, la dimension politique de l'héritage, la question du sentiment d'appartenance et du lieu de vie comme le puissant lien aux parents, issu de l'histoire traumatique familiale, fonctionnent longtemps ensemble ; il est la plupart du temps impossible de les dissocier. C'est l'exil politique en tant qu'expérience héritée et vécue qui fond ensemble ces trois dimensions, formant le socle politique-national-traumatique de la mémoire. Ce proces-

1. Thèse de doctorat effectuée au sein du laboratoire l'URMIS, réalisée entre 1998 et 2003 en Île-de-France et à Santiago du Chili, auprès des Chiliens mobilisés durant l'affaire Pinochet, de familles exilées et de *retornadas*, en particulier auprès d'enfants d'exilés.
2. Marcelo Viñar, "L'énigme du traumatisme extrême", in *(Re)penser l'exil*, n° 1, 2010/2011.



Carte postale de soutien aux exilés chiliens : "Tout mon Chili à ceux qui emmènent dans leur valise quelques photos, la nostalgie et le drapeau du pays." © D.R.

sus mémoriel sera abordé ici à travers l'examen de trois symboles forts, qui constituent des piliers de la mémoire collective[3] de l'exil chilien : une chanson *Venceremos* (Quilapayún, 1970), la figure de Pinochet, appelé par ses détracteurs "*Pinocho*", et, enfin, les *empañadas*[4]. Avant de montrer l'importante présence de la mémoire de l'exil dans les imaginaires et dans les activités politiques, sur les murs des maisons, la cuisine et le langage, il convient de revenir, dans un premier temps, sur la violence politique et ses effets. Il sera, enfin, question du retour au Chili, sur lequel planent désir et menace, symbolisant l'ambivalence des enfants de réfugiés à l'égard de l'héritage qu'ils ont reçu et qui a fortement influencé leur trajectoire.

L'exil chilien en France et sa mémoire collective

Parce qu'elle est unie par les expériences fondatrices de l'Unité populaire, de la répression et de l'exil, la population réfugiée chilienne en France peut être appréhendée à travers le concept d'"unité générationnelle" affrontant un destin historique commun[5]. Le groupe communautaire constitue l'un des cadres ou, pour le dire autrement, l'une des structures fortes de la mémoire de l'exil, agissant sur les représentations (sur et de soi, sur le Chili, la France.... et les pratiques. Aussi, en dépit de violents désaccords qui opposent parfois et depuis longtemps les militants de l'UP, en dépit des variations socio-économiques et démographiques qui caractérisent les exilés chiliens en France, ces derniers partagent-ils une mémoire collective, dont trois points saillants seront analysés.

L'exil politique chilien[6] correspond à l'obligation de quitter son pays sans pouvoir y revenir librement, sous la contrainte avérée ou supposée de l'État (la peur étant une puissante contrainte, orchestrée par le régime militaire). La durée de l'exil est indéterminée ; il s'agit d'une punition politique, qui s'intègre dans le large spectre de la violence extrême mise en place par le régime militaire pour mettre un terme à l'UP et imposer un régime néolibéral.

Si les estimations de la population exilée chilienne en France varient selon les sources et les auteurs, il est ardu d'en donner une estimation précise (pas de statistiques françaises fiables durant la période, en raison de la diversité des statuts sous lesquels les migrants ont pu être enregistrés, car les décomptes globaux ne prennent pas tous en compte les

3. Maurice Halbwachs, *Les Cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994 [1925]. 4. Beignets fourrés (viande, fromage, fruits de mer, fruits), originaires d'Espagne, qui se cuisinent dans toute l'Amérique latine. 5. Karl Mannheim, *Le Problème des générations*, Paris, Armand Colin, 2011 [1928]. 6. Ana-Maria Araujo, Ana Vásquez, *Exils latino-américains. La malédiction d'Ulysse*, Paris, CIEMI-L'Harmattan, 1988 ; Claudio Bolzman, *Sociologie de l'exil, une approche dynamique. L'exemple des réfugiés chiliens en Suisse*, Zurich, El Séismo, 1996.

enfants). Il convient en revanche de souligner que les Chiliens résidant en France tendent à être considérés par l'opinion commune en tant que réfugiés politiques, figure emblématique et valorisée d'autant plus rare qu'il s'agit de militants et sympathisants de gauche, fuyant une dictature militaire de droite et non des régimes socialistes et communistes[7]. Sur le plan politique et psychique, les exilés sont tous à la fois des "vaincus de l'Histoire" et des victimes à l'identité blessée[8] ; ceux qui n'ont pas subi dans leur chair les exactions physiques et morales infligées massivement tendent à se sentir coupables d'y avoir échappé ; ceux qui sont sortis vivants des mains des tortionnaires pinochétistes éprouvent eux aussi un sentiment de culpabilité, que l'on peut assimiler à celui des survivants du nazisme[9]. Leurs rapports à leur histoire, donc à eux-mêmes et à l'avenir, sont entravés par de profonds traumatismes, largement refoulés : ce n'est que depuis l'affaire Pinochet (1998-2006) et les procès contre les responsables de la répression engagés massivement au tournant du XXIe siècle, que les langues se sont déliées et qu'une forme de *catharsis* collective a pu avoir lieu[10]. Le refoulement individuel et collectif de l'horreur vécue avait effectivement largement prédominé jusque-là, les procès favorisent au contraire la mise en récit des terribles expériences. Revendiquer et justifier une position de "victime" devient alors "une arme de combat", enfin efficace, contre les anciens bourreaux jusqu'alors protégés par le déni et l'impunité que les gouvernements militaires et civils chiliens leur avaient accordée. "Parler" est désormais indispensable et possible, ce qui permet des formes d'élaboration individuelle et collective des traumas. L'exil (qu'il soit statutairement reconnu ou non) a été ressenti comme une sanction terrible et injuste, une souffrance qui s'est étendue pour certains sur dix-sept années, susceptible de ne prendre fin qu'avec le retour[11]. Il entraîne, avec plus ou moins d'acuité selon la position socio-économique occupée à l'origine et les modalités de l'arrivée en France, du déclassement social ; il s'accompagne en outre d'un important sentiment de dépossession de soi lié au déracinement et accentué par l'impossibilité de choisir, en particulier le lieu de vie. En outre, le coup d'État signifie un bouleversement radical pour les militants et les plus proches sympathisants de l'UP : l'accomplissement personnel des uns allait de pair avec l'accomplissement collectif de la société chilienne, donnant du sens aux activités politiques et à l'existence de chacun[12].

Du rêve du retour à l'installation

Aussi, le retour constitue le nécessaire corollaire de l'exil et il est pour les plus militants à la fois un droit (cf. l'article 13 de la Déclaration universelle des droits de l'homme) et un devoir[13]. Ce double rapport se traduit par un rêve, dont la déclinaison idéale, "revenir au Chili afin d'y rétablir le socialisme", s'exprime le plus fortement durant les premières années de l'exil. "Le droit à vivre dans sa patrie" apparaît comme la première des exigences, laquelle a un caractère existentiel. La terre originelle dont les exilés ont été chassés et dont ils sont privés, incarne pour la majorité d'entre eux un paradis perdu, qui ne peut être retrouvé qu'avec le retour, à la fois projet collectif, en partie politique, porté par les importants réseaux communautaires reconstitués en exil, et projet individuel et/ou familial.

L'exil (qu'il soit statutairement reconnu ou non) a été ressenti comme une sanction terrible et injuste, une souffrance qui s'est étendue pour certains sur dix-sept années, susceptible de ne prendre fin qu'avec le retour.

7. Karen Akoka, "L'archétype rêvé du réfugié", in *Plein droit*, n° 90, octobre 2011 ; Fanny Jedlicki, "De l'exil au retour : les figures des familles réfugiées politiques et *retornadas* chiliennes", in *Hommes & Migrations*, n° 1270, novembre-décembre 2007. **8.** Michael Pollak, *Une identité blessée, études de sociologie et d'histoire*, Paris, Métaillé, 1993. **9.** Primo Levi, *Le Devoir de mémoire*, Paris, Mille et Une Nuits, 1995 ; Jorge Semprun, Elie Wiesel, *Se taire est impossible*, Paris, Mille et Une Nuits, 1995. **10.** Fanny Jedlicki, "Les exilés chiliens et l'affaire Pinochet. Retour et transmission de la mémoire", in *Les Cahiers de l'Urmis*, n° 7, juin 2001. **11.** Ana-Maria Araujo, Ana Vásquez, *Exils latino-américains. La malédiction d'Ulysse*, *op. cit.* **12.** Franck Gaudichaud, *Chili 1970-1973. Mille jours qui ébranlèrent le monde*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013. **13.** Anne-Marie Gaillard, *Exils et retours. Itinéraires chiliens*, Paris, CIEMI/L'Harmattan, 1997 ; Loreto Rebolledo, *Memorias del desarraigo. Testimonios de exilio y retorno de hombres y mujeres de Chile*, Santiago de Chile, Catalonia, 2006.

L'exil est considéré dans un premier temps (qui peut durer plus ou moins longtemps) comme une parenthèse dans l'existence. Certaines familles vivront avec le sentiment d'être "*dans une salle d'attente*", les "*valises jamais complètement ouvertes*". Le Chili est pour elles un "*membre de plus de la famille, chéri*", en dépit de la distance, dont on a "*tout le temps des nouvelles*" car "*il est malade et il souffre*". L'investissement affectif, temporel et financier est tourné vers le militantisme, le Chili et le projet de retour, plutôt que vers la construction d'une vie en France. Il s'agit d'une façon de vivre "là-bas et ici" sans toujours "*se préoccuper d'être bien chez [soi], en France, où il n'y avait pas de futur*". Mais les années passent et la plupart des exilés s'installent en exil : les événements communautaires sont de moins en moins définis par la politique, donnant plus de place aux activités culturelles et associatives, tandis que les trajectoires socioprofessionnelles et familiales des exilés se diversifient, la centralité de la "question chilienne" se nuançant pour nombre de familles.

Ces enfants ont grandi à l'ombre du retour, qui constitue à la fois un événement mythique porteur des projections idéalisées sur le Chili et, souvent, un horizon problématique, deux facettes qui symbolisent leur rapport ambivalent au Chili.

Mémoire d'exil en héritage

La mémoire familiale n'est pas ici entendue comme l'accumulation des souvenirs du groupe familial ou la connaissance de l'Histoire, mais comme un ensemble de valeurs et de pratiques, transmises et reçues de façon plus ou moins consciente, à travers des paroles, des gestes quotidiens, des expériences vécues et partagées par les enfants et les parents, ainsi qu'à travers des événements spécifiques. Au-delà des transmissions clandestines, en particulier des traumatismes, des messages sont adressés volontairement aux enfants de réfugiés, par des structures telles que "l'école du dimanche[14]", par des discussions politiques, et des révélations concernant l'histoire parentale, par exemple. Pour autant, c'est dans l'espace familial et communautaire, que se diffusent les éléments de la mémoire de l'exil, qu'ils soient mis en récits, en slogans, en chansons, ou encore en nourriture, imprégnant les enfants. La mémoire de l'exil chilien se caractérise enfin par son essence à la fois politique et nationale (celle-ci pouvant se décliner de façon territoriale et culturelle), toujours teintée de sentiments ambivalents liés, entre autres, aux traumatismes[15].

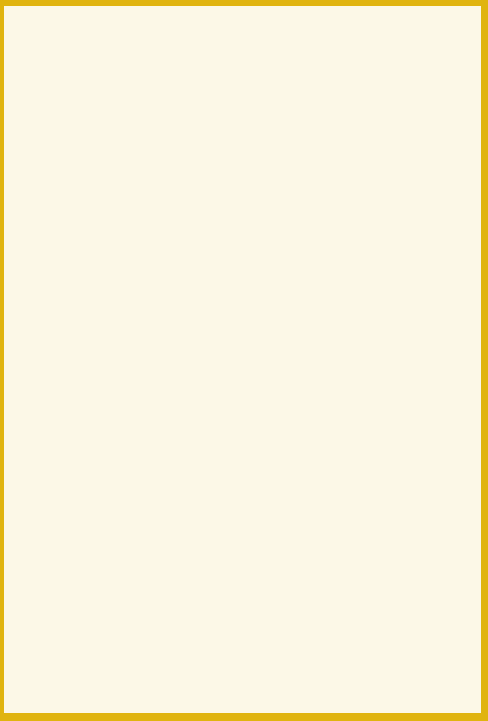
Venceremos

Cette chanson écrite et chantée par les Quilapayún, pour la campagne présidentielle de Salvador Allende, reprise par Victor Jarra en 1971, constitue l'un des hymnes emblématiques de l'UP. Si elle est moins connue au niveau international que le célèbre "*El pueblo unido jamas sera vencido*" du même groupe, elle n'en est pas moins systématiquement chantée et/ou scandée dans les manifestations et regroupements organisés par les anciens réfugiés, même quarante ans après le coup d'État. Les Quilapayún sont l'un des groupes emblématique de la "nouvelle chanson chilienne" (mouvement musical caractérisé par des chansons aux thèmes sociaux et politiques radicaux, au rythme des musiques folkloriques traditionnelles et populaires, qui connaît un grand succès sous l'UP et se diffusera comme modèle dans toute l'Amérique latine). En tournée en France lors du coup d'État, les membres du groupe trouvent asile dans une banlieue rouge d'Île-de-France.

"*Venceremos*" incarne l'engagement et les valeurs de l'UP, la lutte contre la dictature, avec son refrain : "*Nous vaincrons, nous vaincrons, / Mille chaînes nous saurons briser, / Nous vaincrons, nous vaincrons, / Nous saurons vaincre le fascisme*."

Il s'agit d'un élément phare de la mémoire de l'exil chilien, transmis en musique, collectivement et

14. Structure communautaire proposant des activités spécifiquement destinées aux enfants. **15.** Fanny Jedlicki, "Le bagage des enfants de l'exil. De la transmission de la mémoire dans les familles de réfugiés chiliens", in Piero-D. Galloro (dir.), *L'Exil des Sud-Américains en Europe francophone*, Nancy, Presse universitaire de Nancy, 2010.



Carte postale de soutien aux exilés chiliens : "Tout mon Chili à ceux qui emmènent dans leur valise quelques photos, la nostalgie et le drapeau du pays." © D.R.

de façon plus intime, du symbole, dans certains pays comme la France, d'une identité politique de gauche et de résistance au fascisme, dont les enfants de réfugiés sont fiers. Ces derniers sont massivement positionnés sur la gauche de l'échiquier politique français, même s'ils s'engagent différemment que leurs parents. Mettant en avant des instruments de musique propres au folklore chilien (*quena*, *charango*[16]…), la chanson, comme l'ensemble de l'œuvre du groupe, a partie liée avec la culture chilienne, réaffirmée durant l'exil. Les militaires l'avaient bien compris, eux qui ont interdit dès le 11 septembre le port de la barbe pour les hommes, du pantalon pour les femmes et l'usage de certains instruments. Aussi, avec le poncho *l'arpillerilla* (petit tableau tissé à la main par les prisonnières politiques ou les femmes des prisonniers politiques ou encore par les femmes pauvres, pour dénoncer le régime militaire en représentant différentes scènes de la vie quotidienne sous la dictature) accrochée au mur du salon ou un poster d'Allende, ce chant fait-il partie du foyer, qui se distingue de celui des amis "français".

Pinocho

Il s'agit du surnom donné à Pinochet, en référence à Pinocchio, figure de la littérature enfantine évoquant à la fois le menteur et la marionnette, dont les fils seraient ici tirés par le gouvernement étasunien[17]. S'il y a bien un nom connu de tous les enfants de réfugiés, c'est celui-ci. *Pinocho* incarne à leurs yeux la dictature militaire, la répression hyper violente, d'injustes réformes politiques ayant accentué les inégalités économiques, autrement dit il constitue chez ces enfants-là la figure du mal absolu. Au-delà des familles de réfugiés, le mot est devenu sous sa forme adjectivale "pinochétiste" quasiment synonyme de dictateur. Son image s'insinue dans les maisons et dans les imaginaires. Il est parfois dessiné et affiché dans les toilettes, où l'on est incité à tirer la chasse d'eau sur lui ; on le voit dans les médias ; on l'évoque avec haine évidemment dans les réunions politiques et dans les manifestations, auxquelles les enfants participent parfois tout petits, il surgit également dans leurs cauchemars… Il représente le pôle répulsif d'un pays à la fois aimé et craint, comme de l'histoire parentale, c'est-à-dire le danger et la terreur, difficiles à mettre à distance car ces enfants en ont hérité sous forme traumatique. En effet, les effets mortifères de la violence extrême transmis sont enkystés dans leur psyché[18] – ces traumas n'appartiennent pas à leur réalité vécue, ils ne peuvent donc les dépasser. Ils ont même d'immenses difficultés à les concevoir et

16. Flûte et guitare andines. 17. Voir la chanson de Carlos Mejia Godoy (2009), musicien, compositeur et interprète nicaraguayen de la "nouvelle chanson nicaraguayenne", écrite à la mort de Pinochet.

donc à élaborer une démarche thérapeutique dans laquelle ils sont nombreux à s'engager. Ces traumas les agissent, qu'ils en aient conscience ou non. *Pinocho* incarne donc la figure ennemie, sur le plan politique comme sur le plan émotionnel, charriant avec lui les traumatismes liés à la violence extrême qui pénètre et paralyse espace privé et sphère mentale.

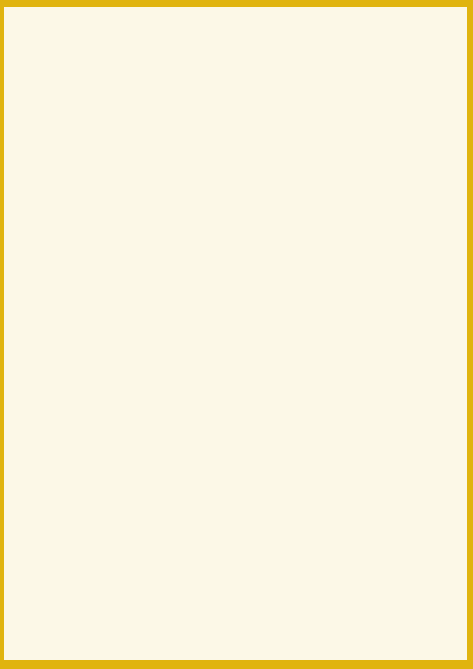
Les *empañadas*

Les *empañadas* se mangent traditionnellement au Chili en entrée le dimanche midi et sont toujours présentes dans les kiosques des fêtes patriotiques du 18 septembre. On en trouve dans les restaurants chiliens en France ; et les familles exilées tendent à les cuisiner et en consommer plus souvent qu'elles ne le faisaient au Chili. De façon générale, l'exil et la migration entraînent bien souvent un surinvestissement de certaines pratiques dites culturelles, forme de résistance à l'acculturation[19] et d'affirmation identitaire. Les *empañadas* sont en outre des supports de militantisme : elles sont vendues au profit de la "cause" chilienne tout au long de l'exil, que ce soit à la Fête de l'Humanité, lors de concerts, voire dans les manifestations pour financer les activités des partis politiques (récolte de fonds pour un bidonville chilien ou après le tremblement de terre de 2010…). Symboliquement marquées, elles constituent un élément fort de la mémoire de l'exil, qui s'incorpore littéralement.

À l'ombre du retour, qu'advient-il des héritages ?

Comment le retour a-t-il été appréhendé en tant que potentialité ou réalité tangible par les enfants de réfugiés chiliens ? Ces enfants ont grandi à l'ombre du retour, qui constitue à la fois un événement mythique porteur des projections idéalisées sur le Chili et, souvent, un horizon problématique, deux facettes qui symbolisent leur rapport ambivalent au Chili. La potentialité du retour constitue pour certains une "véritable épée de Damoclès", rendant difficile le fait de se projeter en France, société dans laquelle ils grandissent et tissent des liens amicaux ; il s'agit non seulement de quitter tout cela, mais aussi de rejoindre une société redoutée, en raison de sa violence et des traumatismes qui lui sont associés. Pour d'autres enfants, le retour est "souhaité fortement" afin de retrouver le pays perdu et idéalisé tel qu'il leur a été transmis : ces enfants-là investissent de façon importante l'histoire parentale. Pour d'autres encore, la potentialité du retour est quasi ignorée, jusqu'à ce qu'il intervienne dans leur existence, plus ou moins abruptement. Quoi qu'il en soit, le retour, quand il a effectivement lieu (dans les années 1980 de façon minoritaire, et de manière plus massive dans les années 1990), est vécu comme un bouleversement terrible par la plupart des familles, que les enfants s'y soient montrés opposés ou y aient participé[20]. En effet, certains vont jusqu'à prendre en charge le projet de retour et son accomplissement, effectuant le voyage en tant que tête de pont, lorsqu'ils ne s'installent pas au Chili seuls alors que leurs parents poursuivent leur vie en France. Ce cas de figure constitue une véritable épreuve pour le groupe familial, dans la mesure où ce sont les enfants qui réalisent les aspirations parentales : on peut parler de mandats familiaux[21]. On sait qu'environ un tiers des réfugiés sont retournés vivre au Chili. Les familles ont eu majoritairement beaucoup de mal à se réinsérer dans une société dont les changements structurels étaient si forts qu'elle leur était devenue étrangère. Les *retornados* (littéralement "*retournés*") avaient eux-mêmes changé durant l'exil (influencés par leur expérience française), si bien que le retour constituait plutôt une nouvelle migration. La dimension matérielle de

18. René Kaës, Haydée Faimberg (dir.), "Le télescopage des générations", in *Transmission de la vie psychique entre générations*, Paris, Dunod, 2003 [1993] ; Monica Araneda, "Les influences de la réalité externe dans les situations extrêmes", in *44e congrès sur le trauma de la Société internationale de psychanalyse*, Rio de Janeiro, 2005 : http://exil-ciph.com ; Yolanda Gampel, *Ces parents qui vivent à travers moi. Les enfants des guerres*, Paris, Fayard, 2005 ; Marianne Hirsch, "The generation of postmemory", in *Poetic Today*, vol. 29, n° 1, 2008.
19. Denys Cuche, *La Notion de culture dans les sciences sociales*, La Découverte, "Grands Repères", 2010 (4e éd.)



Comité pro-retour d'exilés : "Le droit à vivre dans ma terre."
© D.R.

l'insertion dépend bien sûr des ressources économiques et sociales, c'est-à-dire de la position occupée avant l'exil. Les moins bien dotés ont subi un nouveau déclassement par rapport à leur situation en exil, entraînant dans bien des cas une ré-émigration en France. Les enfants qui ont été socialisés en France ont particulièrement souffert : "*C'est nous qu'on exile en rentrant au Chili*." Le rejet et la stigmatisation qu'ils subissent, en particulier de la part de la population de gauche, leur sont particulièrement douloureux, tandis que le pays fantasmé durant l'exil ne résiste guère à l'épreuve de la rencontre avec le pays réel[22]. L'expérience du retour vient ainsi reconfigurer une partie de la mémoire de l'exil, réinterrogeant les sentiments d'appartenance nationale, voire les engagements politiques.

Conclusion

Qu'ils aient passé toute leur enfance ou leur jeunesse en France ou au Chili, ou entre les deux pays, ceux qui sont devenus aujourd'hui adultes ont connu des socialisations extra-familiales et extracommunautaires qui ont pris de plus en plus de place dans leur existence et dans leur construction personnelle (influence des groupes de pairs, expériences estudiantines et professionnelles, amoureuses, formation de nouvelles familles, etc.). Aussi, le poids surdéterminant de la mémoire familiale de l'exil chilien va-t-il se diluer progressivement. Plus précisément, les différentes composantes de la mémoire tendent à se désimbriquer : les uns conservent et mettent en avant des éléments dits culturels, d'autres investissent des engagements politiques, d'autres encore entretiennent à travers des pratiques artistiques, scientifiques ou commerciales des liens forts avec le Chili et la société où ils ont grandi. Ils restent ainsi loyaux à l'égard de leurs parents et de la mémoire reçue, tout en étant autonomes par rapport à l'histoire parentale. Pour autant, l'héritage de l'exil politique chilien est empreint de souffrances, dont il semble impossible de s'affranchir totalement, qu'il s'agisse de rapports complexes et douloureux à soi ou à l'avenir. On constate chez les enfants de réfugiés chiliens, comme chez les enfants de soixante-huitards[23], de nombreuses trajectoires chaotiques, avec des échecs scolaires, professionnels, amoureux, des dépressions nerveuses, etc. Les aînés qui ont vécu de plus près les expériences les plus douloureuses de la famille, sont souvent plus traumatisés que leurs cadets, et encore très agis par la mémoire de l'exil chilien. ▮

20. Anne-Marie Gaillard, *Exils et retours. Itinéraires chiliens*, *op. cit.* **21.** Jedlicki Fanny, "Les enfants du retour chilien : de la mémoire familiale de l'exil au manque de reconnaissance", in *(Re)penser l'exil*, n°3, Genève, 2013. **22.** *Ibid.* **23.** Julie Pagis, "Les incidences biographiques du militantisme en mai 68. Une enquête sur deux générations familiales : des soixante-huitards et leurs enfants scolarisés dans deux écoles expérimentales (Vitruve et Ange-Guépin)", thèse de doctorat en sociologie sous la direction de Gérard Mauger, EHESS, 2009, consultable en ligne : tel.archives-ouvertes.fr.